



La Leading European Newspaper Alliance a donné son nom à LÉNA. Il s'agit d'un partenariat unique entre huit journaux européens dont *Le Soir* est membre fondateur.

EL PAÍS

Fondé en 1976, c'est le plus grand quotidien espagnol. Son site internet est le plus important site d'information en espagnol du monde.

DIE WELT

Le journal berlinois, réputé pour son sérieux et sa ligne conservatrice, est l'un des plus anciens d'Allemagne. C'est le porte-étendard du groupe Axel Springer.

la Repubblica

Fondé en 1976 par une sommité du journalisme italien, Eugenio Scalfari, le journal romain s'affiche comme progressiste. Longtemps géré par la famille de Carlo De Benedetti, il fait désormais partie du groupe Agnelli.

LE FIGARO

Il s'agit du plus vieux quotidien français (1826) encore publié. Sa ligne éditoriale est de droite libérale.

GAZETA wyborcza

Le journal polonais est le dernier arrivé dans Léna. Fondé en 1989 par Adam Michnik, il est profondément démocrate et pro-européen.

Tribune de Genève

Grand titre de la place genevoise, la *Tribune de Genève* a été fondée en 1879 pour la Suisse francophone.

Tages-Anzeiger

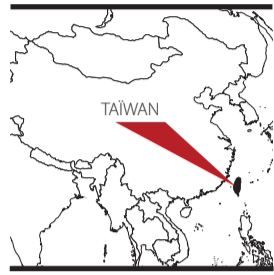
Le *Tages-Anzeiger* est un journal suisse germanophone de la région de Zurich, qui a longtemps été le quotidien le plus tiré du pays.

LE SOIR

Quotidien belge francophone, il a été fondé en 1887 et porte depuis une longue tradition d'indépendance.

Les articles non francophones de Léna ont été traduits par EuroMinds Linguistics.

TSMC, ce géant taiwanais de la puce dont dépend la Ch



L'industrie des semi-conducteurs représente à la fois un garde-fou et un élément de convoitise. Car pour Pékin, maîtriser ce secteur serait un énorme atout de puissance.

LE FIGARO

RÉCIT

ALICE HERAIT

Le 1^{er} août, pendant que Nancy Pelosi déclenchait l'ire du gouvernement chinois en atterrissant à Taïwan, Mark Liu, le patron du géant mondial de la fabrication de puces TSMC, lançait un avertissement sans frais. « Personne ne peut contrôler TSMC par la force ! », prévenait-il dans un entretien à CNN. Un véritable coup de semonce destiné à alerter le monde entier sur les conséquences qu'une invasion chinoise aurait sur ses usines, dont 90 % se situent à Taïwan. Le patron taiwanais ne mâche pas ses mots : il préférerait rendre ses installations industrielles « inopérantes » plutôt que de les laisser entre les mains des Chinois. Une telle éventualité bloquerait l'économie mondiale.

La planète dépend en effet de ses fonderies (usines), qui fabriquent les semi-conducteurs les plus avancés. Ils sont présents dans nos smartphones, nos ordinateurs et dans tous les produits électroniques, allant des voitures à l'industrie de l'armement. Si les usines de TSMC venaient à s'arrêter, ce ne sont pas seulement les appareils électroniques qui seraient en rupture de stock dans le monde entier, mais cela pourrait affecter des géants comme Google, Amazon ou Microsoft, qui s'appuient sur des centres de données pour faire fonctionner leurs services, lesquels ont besoin de beaucoup de puces pour l'informatique à haute performance. Ce jour-là, le monde entier découvrirait l'importance cruciale de ce groupe jusqu'à lors inconnu du grand public.

« Le miracle économique taiwanais »

« TSMC est l'une des seules entreprises de fabrication capable de fournir les puces les plus avancées. Les deux autres sont Samsung et Intel », souligne Lee Wen-ye, une journaliste taiwanaise spécialisée dans la tech. Il faut dire qu'à lui tout seul, TSMC détient 53 % du marché mondial des fonderies de semi-conducteurs. Il est le joyau d'un pays, Taïwan, qui représente près de 60 % de la production mondiale de puces. Là-bas, TSMC est surnommé « Hu Guo Shen Shan » (« La montagne divine qui protège le pays »). L'entreprise a fait de



Taïwan une île high-tech, un élément incontournable de la chaîne de production mondiale.

Ce géant a été fondé par Morris Chang, 56 ans, un jour d'hiver de 1987. Né en Chine avant la guerre civile, fort d'une carrière prospère aux États-Unis, ce chef d'entreprise n'a jamais vécu à Taïwan. C'est pourtant là qu'il crée la première fonderie de semi-conducteurs indépendante : la Taïwan Semiconductor Manufacturing Company (TSMC). Il s'installe dans le nouveau parc scientifique de la ville de Hsinchu, qui deviendra quelques années plus tard un immense hub technologique, accueillant près de 400 entreprises high-tech. La Silicon Valley de Taïwan.

L'épopée high-tech de Taïwan débute à l'orée des années 80. Après avoir fait passer l'île d'un système agricole à une économie tournée vers les exportations, les ministres Lee Kwoh-ting et Sun Yun-suan entreprennent une série de projets destinés à engager le pays vers une industrie plus durable : l'électronique. Les deux hommes, considérés comme les parents du miracle économique taiwanais, invitent de nombreux ingénieurs chinois à abandonner une carrière fructueuse aux États-Unis pour venir « servir la mère patrie » (à l'époque, la ligne de Taïwan, aussi appelée République de Chine, consistait à se définir comme la « vraie » Chine, en opposition à la Ré-

publique populaire de Chine).

Morris Chang fait partie de ceux qui répondent à l'appel. Diplômé de Harvard, du MIT et de Stanford, fort de vingt-cinq ans d'expérience dans l'entreprise américaine Texas Instrument puis d'un court passage chez le concurrent, General Instruments, il suggère pour la première fois de créer une fonderie indépendante, c'est-à-dire qui s'occupe exclusivement de la fabrication des puces. Le pari est risqué. A ce moment-là, les acteurs des semi-conducteurs conçoivent et fabriquent eux-mêmes leurs propres puces. Mais Morris Chang n'a pas peur de répondre à une demande inexistante, convaincu qu'à l'avenir, des compagnies « sans usine » vont se former et lui sous-traiteront la fabrication. « TSMC ne produit pas de puces sous sa propre marque, il ne fait que servir ses clients. C'est le type de philosophie qui l'a fait se démarquer », soutient Lee Wen-ye.

Pour Morris Chang, Taïwan ne disposait pas du savoir-faire nécessaire pour concevoir des semi-conducteurs et ne pouvait pas rivaliser avec les Intel ou Texas Instrument. Mais l'île jouissait de l'expérience en fabrication de produits pour d'autres entreprises, un modèle répliquable dans la fabrication de puces électroniques. « Le miracle économique taiwanais a posé les fondations pour le développement de l'industrie des semi-conducteurs : une forte logistique, un

haut niveau d'éducation de la population et des travailleurs disciplinés », analyse Wu Jieh-min, sociologue basé à l'Academia Sinica de Taipei et spécialisé dans les échanges entre la Chine et Taïwan. Pour lui, la création de TSMC a irrigué un « second miracle économique taiwanais ». « La présence de TSMC a incité de nombreuses entreprises à se créer, des entreprises étrangères à investir à Taïwan », résume-t-il. Qualcomm et MediaTek, qui conçoivent des processeurs pour la plupart des téléphones portables dans le monde, sont ainsi toutes deux dépendantes de TSMC. Apple est aussi l'un de ses meilleurs clients.

Des conséquences incalculables

Une invasion de Taïwan par la Chine aurait des conséquences incalculables pour l'industrie de l'électronique. « L'Europe et les États-Unis ne sont pas les seuls à dépendre de TSMC, la Chine aussi », fait remarquer Wu Jieh-min. Qui rappelle que « la première destination des exportations taiwanaises est la Chine, et que 35 % des exportations de l'île sont des semi-conducteurs ». L'industrie taiwanaise des semi-conducteurs représente à la fois un garde-fou et un élément supplémentaire de convoitise. Car pour la Chine, maîtriser ce secteur serait un énorme atout de puissance.

De leurs côtés, les États-Unis aimeraient également réduire leur dépendance au marché asiatique. Le 9 août 2022, Joe Biden signait le Chips and Science Act, destiné à injecter 53 milliards de dollars (52,1 milliards d'euros) pour développer cette industrie aux États-Unis.

La présence de TSMC a incité de nombreuses entreprises à se créer, des entreprises étrangères à investir à Taïwan

Wu Jieh-min
Sociologue

”